

Libération

La littérature prend le large

Festival. Première escapade haïtienne des Etonnants Voyageurs de Saint-Malo.

Envoyée spéciale à Port-au-Prince (Haïti) NATALIE LEVISALLES

QUOTIDIEN : mercredi 5 décembre 2007

A Port-au-Prince, il y a deux librairies : la Pléiade et Astérix, installées dans le quartier résidentiel de Pétionville. Sans compter, bien sûr, les «librairies du soleil», des espaces sur les trottoirs défoncés où des vendeurs proposent livres d'occasion et autres éditions pirates, entre des piles de mangues et de tee-shirts imprimés. Il y a un paradoxe haïtien. Dans le pays, l'analphabétisme dépasse le taux dramatique de 60 % ; pourtant, le nombre d'écrivains haïtiens reconnus internationalement est absolument surprenant. Voilà pourquoi il était intéressant de venir voir ce qu'allait donner le premier festival Etonnants Voyageurs d'Haïti.

Autochtones. Etonnants Voyageurs est un rendez-vous littéraire qui a été fondé il y a plus de vingt-cinq ans à Saint-Malo. Cette version, financée à parts égales par la France et Haïti, est une première. Au cœur de Port-au-Prince, dans divers lieux, dont la Fokal (Fondation connaissance et liberté) et l'Institut français, le festival a réuni jusqu'à hier une cinquantaine d'écrivains. Essentiellement des autochtones : Edwige Danticat, Franketienne, Louis-Philippe Dalembert, Dany Laferrière, Lyonel Trouillot, Gary Victor... Mais aussi d'autres Caribéens, les Antillais Maryse Condé, Simone Schwartz-Bart, Roland Brival, Daniel Maximin, la Cubaine Karla Suarez ou l'Américaine d'origine antiguaise Jamaica Kincaid.

Autre paradoxe, ce pays est un des plus pauvres du monde (450 euros de PIB par personne, contre 4 500 dans la République dominicaine voisine), les hôpitaux et les routes sont dans un état catastrophique, les systèmes judiciaire et scolaire aussi, avec 85 % d'écoles privées, la plupart de qualité médiocre.

Pourtant, quand on circule dans les rues défoncées, zigzaguant entre les *tap-taps* (taxis collectifs) magnifiquement peints et couverts d'inscriptions («*Yes manman*», «*Epreuve de la vie*», «*Exode 14, verset 14*»), on sent de l'énergie plutôt que de la tension.

La diaspora (environ 2 millions d'Haïtiens vivent à l'étranger) injecte dans le pays des sommes estimées à 1,5 fois le PIB, que les familles investissent massivement dans l'éducation. Un intérêt pour l'éducation et la culture qu'on retrouve dans les rencontres entre le public et les écrivains, organisées par le festival. Ce n'est pas que le public soit très nombreux, mais il est en revanche extrêmement attentif, enthousiaste, chaleureux. On le vérifie aussi bien pendant l'intervention de Louis-Philippe Dalembert - expliquant que, paradoxalement, le plus haïtien de ses romans est *Faubourg Saint-Denis*, qui se passe à Paris mais dont le héros est un petit garçon de mère haïtienne - que pendant celle de

Dany Laferrière - racontant comment, au Canada, il avait éprouvé le même orgueil à manger pour la première fois un repas préparé par lui-même (les hommes haïtiens sont traditionnellement interdits de cuisine) que lorsqu'il avait passé la nuit à regarder son premier livre publié.

Initiative. Seul problème, les participants - beaucoup d'étudiants et de jeunes adultes - n'ont souvent pas pu lire les livres évoqués, dont les prix sont ici totalement inabordables. Le problème va commencer à être réglé par une initiative d'Edouard Willems, le directeur des Presses nationales, qui depuis un an publie localement, avec l'accord des éditeurs originels, des auteurs du pays mais aussi des étrangers qui ont écrit dessus comme Russell Banks, Dominique Bona ou Alain Absire. Cette fabrication locale permet de vendre pour l'équivalent de 4 euros des livres qui en coûtent normalement 20 ou 25. De quoi donner de la lecture à quelques milliers d'étudiants